

PISTES PÉDAGOGIQUES

- S'intéresser à la figure de la licorne, trouver les origines de sa légende, ses différentes significations, les histoires qu'elle a pu inspirer. En tracer la silhouette à l'encre noire sur papier blanc.
- Lire en groupe le livre qui a inspiré le film en relevant les différences (c'est initialement la Reine qui est décidée à aller chercher la licorne) et en imaginant des activités autour de l'histoire, comme en reconstituer la trame en inventoriant les différents épisodes successifs, auxquels on pourra trouver des titres de chapitres.
- Explorer le monde des châteaux du Moyen-Âge, des rois et des chevaliers, des grands foyers dans l'âtre et des somptueux banquets. Organiser une visite dans un château de la région, conservé ou dont les ruines sont encore évocatrices.
- Retrouver les rythmes musicaux proposés par le film grâce à des flûtes et des tambourins, qui permettent d'esquisser des pas de danse très différents de ceux du vingt-et-unième siècle. Prononcer les noms peu ordinaires de ces danses : gavotte, menuet, tarentelle...
- Découvrir d'autres créatures légendaires extraordinaires, nées de l'imagination des hommes et parfois inquiétantes, qui peuplent les mythologies, les religions ou la littérature, comme les dragons, les centaures ou les sirènes, etc.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 5 ANS

LA LICORNE

FRANCE, BELGIQUE / 13'
de Rémi Durin

Un jour, un petit roi aperçoit dans la forêt de son petit royaume un être extraordinaire. Il ordonne au chevalier Petitpas de lui ramener la créature, sans succès. La petite reine réussit à faire venir la licorne au château. Malgré les bons soins prodigués, l'animal mythique tombe malade. Comment la guérir ?

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Adapté d'un album jeunesse éponyme de Martine Bourre (paru en 2006 à L'École des loisirs), *La licorne* fait voyager son spectateur vers les temps lointains du Moyen-Âge.

On remonte ainsi les siècles de la même façon que la caméra, dans le premier plan du film, suit un petit chevalier en armure montant hardiment les escaliers en colimaçon d'une tour médiévale en soufflant dans un flutiau. Au terme de ce mouvement ascendant d'une belle tonicité apparaissent les principaux protagonistes de l'histoire : une jolie reine et son royal époux, ventru et se morfondant sévèrement dans sa chambre, quoique chaudement réfugié vers un feu de cheminée dont l'éclat fait écho aux torches et aux vitraux déjà aperçus, véritables taches de lumière dans un décor très travaillé, projetant des halos orangés dans un univers médiéval censé être sombre (ne parle-t-on pas des « temps obscurs » ?).

La musique joue d'entrée un rôle prépondérant, sur les notes joyeuses du chevalier, qui joue les bouffons déchaînés et reçoit même le renfort de la gentille dame ayant saisi son tambourin pour déridier le souverain dépressif. En vain... Le roi préfère ne pas entrer dans la danse et quitte ses appartements pour descendre les marches de son donjon comme s'il descendait dans les tréfonds de son ennui... Passé ce décapant prologue, *La licorne* est la chronique d'une révélation, d'un émerveillement, d'une renaissance : parti en virée dans les environs enneigés, le petit roi aperçoit une créature qui l'ébahit et le fascine, et qu'il voudra dès lors retrouver et posséder. C'est tout l'enjeu de la narration que de cerner les irrépressibles désirs des puissants, souvent des caprices répondant

à l'imparable « Je veux et j'exige » des monarques absolus que Louis XIV, en des temps postérieurs, personnifia idéalement.

L'option de l'humour saisit cette véritable transfiguration d'une tête couronnée désormais souriante et sautillante à l'idée de revoir l'objet de son bonheur, qu'il décrit au chevalier Petitpas – celui de la flûte –, immédiatement envoyé en mission. La description physique de l'animal recherché conduit à quelques quiproquos, un ressort



récurrent des narrations pour les enfants. Ce n'est pas un échassier remuant ou une simple chèvre qui aura ravi son altesse, mais bien cet être « extraordinaire », mystérieux et légendaire qu'est la licorne, avec sa corne sur le front... La drôlerie de la méprise tient grandement à l'accent wallon du comédien doublant le petit roi (Jean-Luc Couchard, dont la voix n'est pas sans rappeler celle de son célèbre compatriote Benoît Poelvoorde) qu'aux différents bruits de la bande-son, comme ceux, discrètement métalliques et grinçants, du pauvre chevalier mis à contribution. En un délicieux anachronisme, un massif rhinocéros gris fait même une arrivée fracassante au château, lui qui n'avait évidemment rien à faire en



ces lieux et à cette époque !

Le charme évident de l'animation de Rémi Durin tient aussi directement au graphisme et au rendu de couleurs utilisées, avec une sorte de fond de trame de feuille de papier évoquant discrètement les pages du livre originel. Cette harmonie de la forme, propice à ce qu'il se dégage qu'une certaine poésie surannée, permet au film de se diriger vers la fable universelle et s'appliquant, à travers la figure de la licorne, aussi bien à des représentants du règne animal qu'au genre humain : on n'enferme pas contre son gré quelqu'un, même en le traitant avec tous les égards ! La liberté est ainsi le bien le plus précieux pour la licorne, qui goûte peu son séjour au château et les festins auxquelles est elle conviée. Des traits d'humour marquent encore ces rebondissements qui conduisent le roi ragailardi à une évidence : il doit relâcher «sa» licorne tombée malade et peut-être condamnée par son entêtement à la conserver près de lui. Savoir sa protégée sauvée, une fois revenue dans sa forêt enneigée protectrice, le remplira d'aisance,

un sourire ornant dorénavant son visage en permanence. Le message est joyeusement exprimé, le thème musical à la flûte se faisant à nouveau entendre en conclusion d'un court métrage aussi splendide d'un point de vue visuel qu'harmonieux dans son équilibre entre truculente farce et aérienne métaphore philosophique.

Né le 18 avril 1982, [Rémi Durin](#) est diplômé de l'Atelier de cinéma d'animation de l'ENSAV, à Bruxelles. C'est là qu'il a créé, en 2006, en compagnie de trois autres anciens de La Cambre, l'Enclume Animation, un studio d'animation axé vers le court métrage, la publicité, le long métrage, le clip ou à la série TV... Après plusieurs films d'étudiant, il réalise en 2009 *De si près*, une évocation de la guerre de 1914-18, et en 2014, en coréalisation avec Arnaud Demuynck, *Le parfum de la carotte* (2014), une comédie musicale animée qui sortira au cinéma au sein d'un programme du même nom. Depuis 2009, il enseigne aussi à l'école d'infographie Albert-Jacquard de Namur.

PISTES PÉDAGOGIQUES

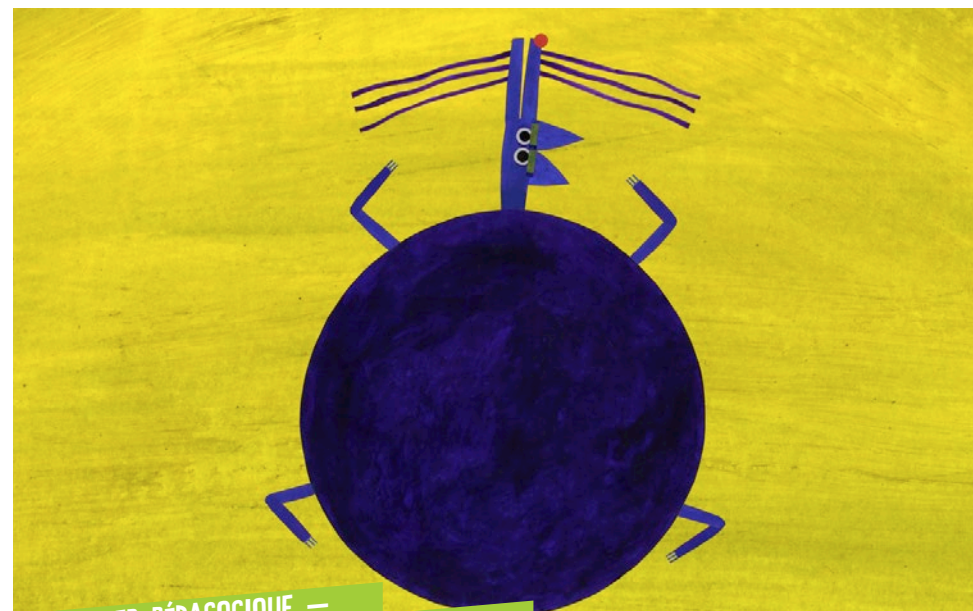
- Fabriquer un loup boule en papiers découpés avec du bristol bleu marine et différentes formes à assembler par collage : un rond tracé au compas, des barres rectangulaires et des triangles pour les membres et les oreilles. Ne pas oublier surtout la truffe rouge et les yeux !
- Reprendre l'inventaire des choses rondes par lequel débute le film, en expliquant la nature de celles que les enfants ne connaîtraient pas, et le compléter avec d'autres propositions de leur part.
- Compléter la vision du film par la lecture d'une autre histoire de loup édenté : *Loukoum le petit loup qui n'avait pas de dents* (Michael Knight et Benoît Delalandre, éditions Le Sablier, 2004).
- Explorer le vocabulaire lié au ventre et à la faim, y compris sur des champs plus argotiques (« avoir la dalle » ou « avoir les crocs », par exemple). Apprendre de nouveaux mots, comme «panse», «dodu», « crier famine »...
- Chercher les différentes figures de fées connues dans des contes célèbres : les marraines de *Cendrillon*, la Fée bleue de *Pinocchio*, la fée Clochette de *Peter Pan*, etc.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 5 ANS

LE LOUP BOULE

BELGIQUE / 3'46

de Marion Jamault

Le loup boule vivait le ventre rond mais tout à fait vide. Un jour, par hasard, il se découvre un talent caché pour enfin se remplir la panse

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Le loup boule manifeste un potentiel comique éclatant en détournant plusieurs motifs classiques issus de l'univers des contes de fées. Son héros, tout d'abord, n'est autre que ce loup qui fascine et effraie les jeunes esprits depuis des temps immémoriaux. Sauf que cette fois, le prédateur a plutôt piteuse allure ! Déjà, comme le suggère le titre de ce court métrage d'étudiant de l'ESAV, il a le ventre et donc le corps tout rond ! Comme un ballon, ce qui aiguille d'ailleurs la narration dans un sillon bien tracé lorsque l'animal retournera ce « handicap » de départ en un véritable atout. Ensuite, par un paradoxe lui aussi riche d'humour, cette rondeur dissimule en réalité... du vide ! Le loup a faim et ne souhaite que remplir son estomac qui crie famine... Mais, souci supplémentaire, ce « redoutable » carnivore n'a pas de dents, ce qui est tout de même le comble pour un tel chasseur. Toutes ces caractéristiques physiques inhabituelles sont plaisamment présentées par la réalisatrice, à la manière d'un discours scientifique et d'une leçon de choses prodiguée à l'école par un professeur qui présenterait des diapositives montrant différents objets ou organismes de forme circulaire (un fallafel, un nez de clown, une pomme-dauphine, la pleine lune, etc.) pour introduire le héros du film, ce fameux loup boule atteint de « rondouille aigüe », comme le dit la voix off. Des planches évoquant la constitution chromosomique du loup et son absence de dents, doublées d'explications très savantes, lorgnent du côté du documentaire. Mais cette très sérieuse facette est en réalité constitutive d'une joyeuse farce, à laquelle la technique convoquée, celle des papiers découpés, apporte un charme naïf et une rondeur de ses formes parfaitement adéquate.

La musique composée spécialement par Hicham Chahidi joue à son tour un

rôle particulier : son rythme endiablé débute lorsque le loup trouve la solution à son problème, dévalant une pente et écrasant ses proies comme des galettes - bretonnes ? - qu'il pourra désormais avaler sans devoir les mâcher. Des accents de musique « country », traditionnelle des westerns notamment, traduisent un certain emballement de l'action, le loup peinant à s'arrêter, devenu comme boulimique après une trop longue période de disette...



Évidemment, ces excès lui reviennent à la figure, comme un boomerang, puisque le loup boule finit par rouler sans plus jamais pouvoir s'arrêter... On pourrait dire qu'il a eu les yeux plus grands que le ventre, prenant son élan du plus haut point possible, à savoir le sommet de la Tour Eiffel, pour écrabouiller le plus possible de proies à ingurgiter. Comme quoi la modération est toujours la meilleure des conseillères, et cette leçon est assez limpide : il ne faut jamais en vouloir trop, cela s'applique à la nourriture, mais aussi à l'argent ou... aux jouets !

Une autre très habile variation autour de l'univers des contes de fées est de représenter ces dernières directement, puisqu'elles apparaissent comme des



sortes d'anges-gardiens veillant sur les loups, selon des critères insolites : la fée censée s'occuper du loup boule porte de belles moustaches, des santiags et des cheveux aussi longs qu'un hippie des années 1970, bien loin des représentations habituelles de Perrault ou des frères Grimm, où le masculin n'est d'ailleurs jamais associé à ce genre d'emplois ! Ultime espièglerie, on s'apercevra finalement que cette fée à moustache est également le narrateur de l'histoire...

La modernité du ton est ici évidente, jusque dans le choix de certains termes employés, volontairement familiers comme « grosse feignasse » ou « rafler encore plus de bouffe ». L'écriture se permet aussi au passage un jeu de mot : « il s'en alla la boule au ventre », écho direct de ce que vit l'animal affamé. Le tempérament malicieux de la réalisatrice la conduit enfin à glisser un ultime gag au bout du générique de fin de son film, à savoir une photo présumée d'un véritable loup boule qui aurait été saisi grâce à un incroyable hasard par l'objectif d'un photographe inconnu dans un village

africain ! De quoi amener à s'interroger en bout de course sur les « fakes » qui pullulent dans notre civilisation de l'image et sur les réseaux sociaux : ce qu'on peut voir sur une photographie ou à la télévision ne correspond pas forcément à la vérité, même s'il serait plutôt amusant de croiser, ci ou là, un tel animal au corps de ballon de football !

Marion Jamault est une toute jeune réalisatrice, née en 1993 et qui a obtenu un DMA en cinéma d'animation au Lycée René-Descartes de Courson d'Auvergne, avant d'intégrer l'École nationale supérieure des Arts visuels de la Cambre, en Belgique, d'où elle est sortie diplômée en 2017. Son court métrage de fin d'études, *Le loup boule*, aura été sélectionné dans de nombreux festivals tant en France qu'à l'étranger : Clermont-Ferrand, Angers, Pantin, La Bourboule, Lisbonne, Téhéran, Regensburg, Busan, etc.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Retrouver de mémoire ce qu'on a pu voir à l'intérieur de la boîte du petit bonhomme (une noix, une cerise, un bouton, un Rubik's cube, un dé à jouer, etc.). Décrire une « boîte à trésors » idéale où les enfants conserveraient ce qu'ils ont de plus précieux et préciser ce qui ne pourrait pas y entrer.
- À la manière des papiers découpés utilisés par la réalisatrice, fabriquer un petit bonhomme avec ses différents éléments à assembler : veste et chaussures rouges, pantalons à rayures (qu'il faudra tracer !), etc.
- Découvrir comment les non-voyants peuvent se déplacer dans la ville et se repérer dans les rues. Qu'est-ce qui peut les aider ? Quels risques affrontent-ils ?
- Découvrir, dans une version pour la jeunesse, *Les voyages de Gulliver* de Jonathan Swift, où le héros est, au contraire du petit bonhomme du film, le seul à être très grand parmi un univers d'individus beaucoup plus petits, les Lilliputiens.
- Faire découvrir le cinéma burlesque, où la chute provoquée par une peau de banane était un ressort comique courant, comme la tarte à la crème dans la figure, le coup de pied aux fesses, l'arrosage en règle, etc. Laurel et Hardy, Charley Bowers, Harold Lloyd ou Charles Chaplin en furent de multiples et illustres ambassadeurs...

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 5 ANS

LE PETIT BONHOMME DE POCHE

FRANCE / 7'

d'Ana Chubinidze

Un petit bonhomme mène une vie tranquille dans une valise installée sur un trottoir dans la grande ville. Un jour, son chemin croise les pas d'un vieil aveugle. Tous deux vont alors nouer des liens d'amitié grâce à la musique.

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Réalisé dans le cadre d'une Résidence d'artistes étrangers dédiée au jeune public et organisée par le label Folimage installé à Valence et désormais internationalement célèbre, *Le petit bonhomme de poche* associe à un style graphique original et extrêmement soigné une petite leçon de vie profitable à tous, notamment pour les plus jeunes. Si le premier plan du film opère un mouvement vertical de « descente » vers le sol de nos villes, l'argument du film n'est délibérément pas réaliste puisque son personnage principal est un tout petit être, si minuscule qu'il atteint à peine la cheville des passants qui se pressent autour de lui.

Évidemment, ce petit bonhomme n'existe pas davantage que les lutins, elfes ou farfadets des contes et sort seulement de l'imagination de son auteur, la Géorgienne Ana Chubinidze. Ce tout petit héros vit dans une boîte qu'on pourrait assimiler à un emballage de chaussures si des étiquettes ou tampons n'évoquaient pas aussi une valise franchissant les continents. D'ailleurs, on ne sait pas comment cet homme miniature est arrivé là et pourquoi il a choisi de poser sa « maison » en plein milieu d'un chemin aussi fréquenté, où les gens se pressent frénétiquement pour aller au travail ou vaquer à leurs occupations.

La localisation est pour le moins périlleuse, le personnage n'apercevant que des pieds, susceptibles à tout moment de l'écrabouiller, et voyant le monde en surface, au ras du trottoir, ou seulement en contre-plongée lorsqu'il lève les yeux... S'il est attentif au monde qui l'entoure, prenant possession de tous les objets qu'il trouve et auxquels il donne une valeur précieuse, il se heurte en revanche à l'indifférence des « grands » : fait-on jamais attention à un moucheron ou une fourmi quand on se promène dans les champs ? La métaphore est valable quant

à la position dominante de l'homme sur la planète, que l'on peut même étendre sur le statut de l'enfant : les adultes adaptent-ils suffisamment leur regard pour se mettre à hauteur des petits ?

Le thème de l'attention à autrui est ensuite abordé avec un surcroît de complexité. Une paire de jambes – et de pieds ! – illustre parfaitement ce que peut être la tendance si répandue à ne jamais se préoccuper des autres : on brise un jouet d'enfant en marchant dessus, on écrase la queue d'un



chat en pleine sieste et surtout, on shoote à la manière d'un footballeur dans la maison-boîte du petit bonhomme ! Cela met véritablement en rage ce dernier, qui n'a aucun moyen de protester et de signaler sa présence... Ce que l'on découvre dans le même temps est que l'égoïste est en réalité un vieil aveugle qui ne voit aucunement ce qui se présente à ses pas ! Il convient donc de ne pas juger trop vite son prochain, nous souffle l'histoire à ce moment précis de son développement. D'ailleurs, la narration se dirige vers la constitution d'une amitié et d'une entraide entre le très grand qui ne voit pas et le tout petit qui a des yeux à lui prêter, d'où son installation dans une poche ventrale du « géant ». Les choses sont relatives : qui est le plus vulnérables



des deux, celui qui peut glisser sur une peau de banane – un motif habituel du cinéma burlesque, également désigné sous le terme de slapstick – ou celui qui peut se noyer dans un caniveau (quoique la séquence où la boîte flotte sur les eaux demeure assez énigmatique, peut-être purement onirique liée à un rêve du petit héros) ?

Le message du film est d'autant mieux transmis que le graphisme des personnages et l'utilisation de papiers découpés colorés compose un univers enchanté, même si la dureté de la vie en milieu urbain apparaît clairement. Face aux agressions du monde extérieur, l'aventure du petit bonhomme de poche – ce qui sera son « emploi » final, après sa rencontre décisive avec l'aveugle – laisse apparaître qu'il est préférable d'avoir un ami solide, plus encore qu'un abri protecteur qui ne résiste pas forcément à toutes les avaries !

Impossible de ne pas mentionner également la composition musicale jouée du film, à laquelle le petit bonhomme participe lui-même en soufflant dans un instrument

improvisé fabriqué par ses soins en coupant un morceau de paille trouvée dans une canette abandonnée. Les joies du recyclage et les vertus de la débrouillardise, de l'adaptation permanente, viennent rejoindre les vertus inculquées par ce conte animé d'une belle richesse thématique.

Ana Chubinidze, née en Géorgie en 1990, a travaillé pour de nombreuses maisons d'édition géorgiennes et elle a animé des workshops à l'attention tant des enfants que des adultes autour de la technique du livre en pop-up. Elle est aussi organisatrice du Tbilissi Book Days Festival.

Son premier court métrage d'animation, *Le petit bonhomme de poche*, a été développé dans le cadre du dispositif « Artistes en résidence » de Folimage, célèbre société de production installée à Valence. Coproduction entre la France, la Suisse et la Géorgie, le film a été vu partout autour du monde, dans les festivals de Rio de Janeiro, Zagreb, Moscou, Annecy, Lisbonne, Toronto ou Bristol. Il a été distribué au cinéma en septembre 2017 au sein du programme *Des trésors plein ma poche*.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- S'intéresser à la technique de stop-motion grâce à d'autres exemples dans l'histoire du cinéma d'animation, par exemple les aventures de *Wallace et Gromit*, en premier lieu leur fameux voyage spatial dans *A Grand Day Out* (1989).
- Manipuler et toucher différentes matières semblables à celles qui ont été utilisées dans la fabrication du film : tissus divers, cartons, papiers, résines, etc.
- Faire des recherches sur les oiseaux migrateurs : quand et pourquoi partent-ils ? Quelle est leur destination, combien de temps volent-ils ? Quand et pourquoi reviennent-ils ?
- Faire l'inventaire des animaux de compagnie plus ou moins insolites, notamment les NAC (serpents, araignées, scorpions, furets, etc.), qui sont parfois moins spontanément sympathiques que le poulet Hen !
- Interroger les enfants sur les travaux effectués en famille, au jardin ou dans la maison, comme le ramassage des feuilles à l'automne ou d'autres tâches de saison.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 5 ANS

MIRIAMI KANA UNISTUS / LE RÊVE DE LA POULE DE MIRIAM

ESTONIE / 5'

d'Andres Tenusaar

Il pleut, Petit Frère et Papa sont en train de construire un modèle d'avion, Miriam regarde un livre sur les pays du sud, et Poule rêve aussi de s'en aller vers le sud tandis qu'elle voit les oiseaux en migration. Quand la pluie s'arrête, Maman sort tout le monde au parc pour ramasser les feuilles tombées.

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Les programmes « jeune public » du Festival européen du film court de Brest s'en font régulièrement l'écho : l'animation en volumes, qui utilise de petites marionnettes filmées en stop-motion (à savoir image par image), est une spécialité en Estonie, en particulier sous l'étendard de Nukufilms.

Fondée en 1957, tandis que le pays faisait partie de l'Union soviétique, cette société de production compte ainsi notamment à son catalogue une série qui met en scène, à l'attention des plus jeunes spectateurs, une fillette prénommée Miriam et différents réalisateurs y interviennent, parmi lesquels Riho Unt, l'un des chefs de file de l'animation balte, ou encore Priit Tender (voir *Miriam a la varicelle*, présenté à Brest en 2013 dans le cadre du programme « Pour les pitchounes »).

Les personnages principaux restent à chaque fois les mêmes, ce qui est encore le cas avec *Miriam's Hen's Dream*, titre anglais du film. La petite fille est entourée de ses parents, son frère cadet et son poulet domestique Hen, un drôle d'animal de compagnie, à vrai dire ! Celui-ci est intéressé par un album feuilleté par son amie et les illustrations relatives à la faune des pays chauds suscitent en lui l'envie de s'envoler pour suivre la migration des canards sauvages se dirigeant vers le sud. Mais il n'a pas la même capacité de vol et trouve une providentielle solution à travers le petit avion de bois fabriqué par le papa de Miriam, en réalité une caisse à savon assez peu volante et qui se fracassera contre un arbre ! Alors, il faudra trouver une autre issue pour satisfaire l'impatience d'Hen...

L'impression immédiate provoquée par cet épisode des aventures de Miriam est d'abord visuel : les couleurs vives, sinon criardes, les matières traditionnelles

utilisées (voir le tissu éponge composant le corps replet de Hen) et l'esthétique des personnages, et plus spécialement celle des visages, évoquent en un sens une animation à l'ancienne, dans la lignée de la production de jadis, avant la chute du Mur de Berlin et l'éclatement du bloc soviétique. Un parfum désuet s'exhale de l'ensemble, lié également aux décors et à leur palette chromatique, au livre d'image feuilleté par Miriam ou à d'autres objets comme un vieux poste de télé. On pourrait fort bien se trouver dans les années 1970 ou 1980, mais qu'importe finalement, tant l'aventure relatée est atemporelle et universelle. L'essentiel est qu'un oiseau



qui ne peut pas voler le désire pourtant ardemment, des rêves d'ailleurs s'étant emparé de lui jusqu'à l'obsession. Et la famille qui l'accueille fera tout pour qu'il y parvienne, même s'il faudra une astuce pour finalement le satisfaire, lui faisant vivre par procuration la réalisation de son impossible projet. Puisque ni ses ailes inutiles, ni son embarcation de fortune ne parviennent à l'emmener vers les nuées, un avion de papier conduit une photo du poulet dans les cieux azurés, à sa plus grande fierté : le volatile se rengorge alors et chausse ses lunettes de soleil de star



locale, son image accompagnant enfin les migrateurs dans leur périple de début d'automne.

La précision temporelle de la saison installée est importante au sein de la narration : les teintes ocres, rouges ou jaunes des feuillages des arbres se reflètent dans les vêtements portés par la petite famille, surtout les blousons et anoraks enfilés pour aller ramasser au râteau les feuilles mortes tombées sur le sol. Une activité entreprise en famille, traduisant aussi les liens et la solidarité qui règnent au sein du foyer. Celui-ci restera uni, puisque Hen, qui en est un membre à part entière, renonce finalement à faire sa valise (qui renferme ses affaires de plage !) et reste avec sa petite maîtresse sur la terre ferme. Ses différentes trajectoires rythment d'ailleurs le film après qu'il ait aperçu la ligne droite horizontale des canards, hauts dans le ciel, mais se dessinent en contraste : certes, Hen gravit courageusement la distance le séparant des voyageurs en montant à la verticale et « à pattes » le tronc d'un arbre du jardin, mais il chute illico en sens inverse lorsqu'il

tente de s'élaner une fois parvenu à la cime, s'écrasant au sol comme une crêpe ! De même sa diagonale lorsqu'il s'envole dans le petit avion-jouet en bois est-elle durement interrompu par une collision dans le tronc du même arbre... Le film emprunte ainsi au registre du cartoon classique, celui des fameuses séries américaines telles que *Tom & Jerry* ou *Bip-bip Coyote*, où les chutes et les bosses se succèdent sur un rythme soutenu. Mais rien n'est jamais excessif pour rattraper ses rêves, n'est-ce pas ?

Né en 1977 à Tallinn, capitale de l'Estonie, [Andres Tenusaar](#), dit « Tencu », est à la fois animateur pour les studios Nukufilms et, depuis 2000, l'un des principaux « veejay » du pays (c'est-à-dire un DJ ayant également recours aux images vidéo dans ses mixages). Il avait auparavant étudié les arts et la photographie et intervient aussi sur des créations vidéo pour le théâtre ou des spectacles de danse. Il a réalisé plusieurs épisodes de la *Saga Miriam* depuis *Miriam's Picnic* en 2007. Il a été primé en 2013 au festival d'Annecy et de Clermont-Ferrand pour un autre film : *Kolmnurga afäär*.

PISTES PÉDAGOGIQUES

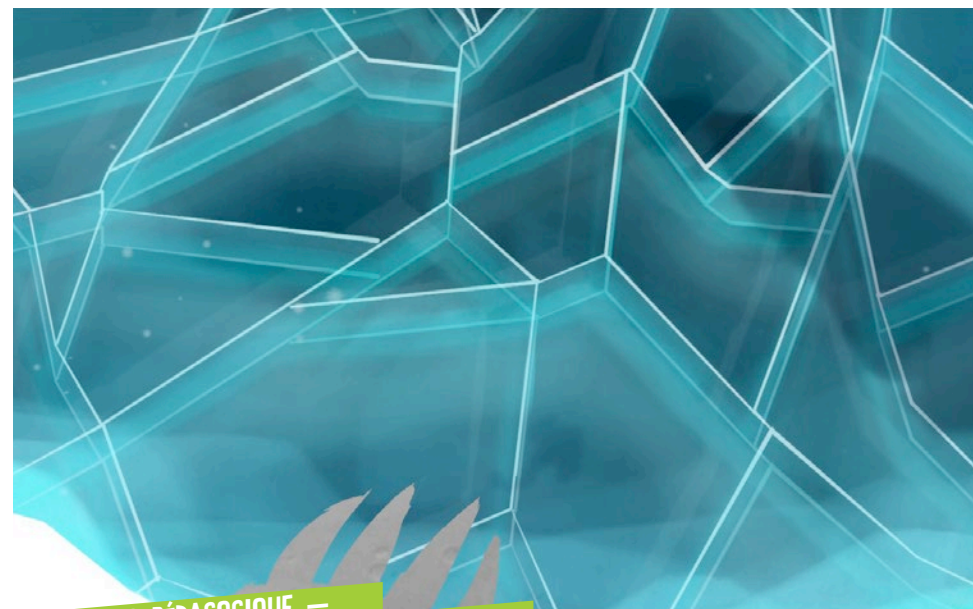
- Reproduire le titre du film tel qu'il est écrit au début, en idéogrammes inuit. Travailler sur la vie et la culture de ces communautés vivant au-delà du cercle arctique.
- Imaginer des exercices graphiques de représentation d'un ours polaire et de ses caractéristiques principales sur une feuille blanche, à la manière de celle du film.
- Expérimenter le processus de fonte de la glace, à l'air libre ou dans un liquide dont la température est supérieure, selon des durées assez réduites et qu'il est même possible de chronométrer.
- Effectuer des recherches sur les espèces animales en voie de disparition pour des raisons de réchauffement climatique et de pollution liée aux activités humaines, en milieu arctique et sur d'autres continents (avec l'exemple du poumon de la planète qu'est l'Amazonie).
- Montrer grâce à ses vidéos d'anticipation présentes sur internet les effets que pourrait avoir, sur la carte du monde telle qu'on la connaît, la montée des eaux dans un futur proche.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 5 ANS

NANUUQ
FRANCE / 2016
de Jim Lachasse

Deux ours polaires parcourent la banquise et subissent l'inexorable fonte de leur environnement.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère

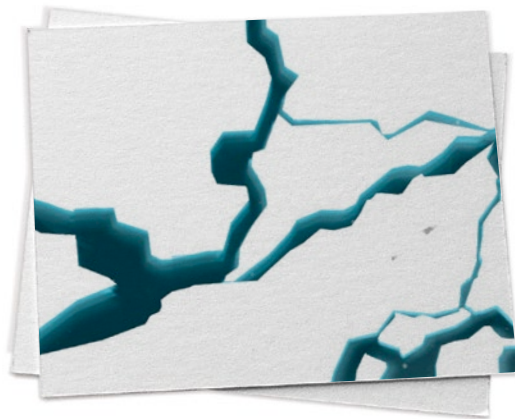


Le titre de ce film d'aventures boréales réalisé bien au chaud au sein d'une école d'animation parmi les plus célèbres et les plus prolifiques de l'Hexagone (à savoir l'école Émile-Cohl de Lyon) évoque directement celui du chef-d'œuvre – muet et documentaire – de Robert Flaherty : *Nanouk l'esquimau*, qui fut réalisé au début des années 1920.

Il transporte à son tour le spectateur vers les glaces de l'Arctique et met en scène deux ours polaires (c'est précisément le sens du mot « nanuq » en langue inuit) directement confrontés aux bouleversements climatiques et à la fonte des glaces, donc à la destruction progressive et accélérée de leur environnement naturel pourtant resté intact durant des millénaires. Pas de voix off, pas de carton, juste une errance propice à la méditation, tel est le parti pris par le réalisateur pour éveiller les consciences à ce problème écologique crucial de notre siècle qu'est la fonte des glaces polaires, qui menace dans leur existence même les espèces qui vivent dans l'écosystème concerné, au nord comme au sud, tout en annonçant des cataclysmes et la montée du niveau des océans, éminemment dangereuse pour de nombreuses villes côtières à travers le monde (Venise, Londres, Barcelone, Istanbul, Dakar, Tripoli, New York, Tokyo ou Pékin font partie, selon les scientifiques, des agglomérations en péril).

L'épure graphique du film joue sur la dominante de la couleur blanche, celle de la banquise et des icebergs, vue d'abord comme en plongée, depuis le ciel, en un plan qui trouvera un écho dans le dernier du film, où la portion du territoire des ours se fait de plus en plus congrue, les différentes plaques glacées fondant

jusqu'à s'évaporer, en même temps que ceux qu'elles portent. La tragédie est ainsi restituée dans toute son implacable cruauté, il s'agit bien d'une extinction définitive qui se profile si machine arrière n'est pas immédiatement faite de la part du plus gros pollueur de l'Histoire qu'est l'homme. Les mouvements impulsés par le film traduisent eux-mêmes métaphoriquement l'ampleur du drame : les ours marchent, traversant l'écran en se dirigeant de la gauche vers la droite, suivis en travelling, leur trajectoire horizontale s'opposant aux verticales chutes de portions d'icebergs se détachant et tombant dans la mer, où ils achèvent de s'évanouir. Cet effondrement est celui d'un monde, la fin de l'évolution, qu'on a coutume de représenter comme



une longue marche vers le futur... À la fin de *Nanuq*, il n'y a plus rien et la nature n'en est nullement responsable, la seule et unique coupable étant l'humanité, destructrice et hélas immature.

La quiétude de la fable, volontiers contemplative, contraste avec l'épouvantable vérité du constat et le travail sur la bande sonore et musicale, jalonnée du bruit sourd des blocs glissants et s'abîmant dans les



eaux, achève de donner le sentiment d'une fin. Sans chercher à provoquer frontalement la peur du spectateur, mais en éveillant les consciences encore susceptibles de donner le signal du mouvement inverse quant au réchauffement climatique et à l'épuisement de la planète. Les jeunes esprits étant plus sensibles à la défense des espèces animales, la manière de présenter les infortunés héros du film est particulièrement soignée et singulière : les deux ours tombent littéralement sur la banquise en deux taches d'encre foncée, comme un geste de création lourd de sens, qui évoque aussi la position du réalisateur de films d'animation, sorte de deux ex machina de son œuvre, à la manière des divinités modelant dans toutes les religions le monde et les créatures qui y vivent.

Plus tard, la fourrure blanche de l'ours laisse deviner des taches noires correspondant à ses yeux, sa truffe, sa gueule, manière de se placer au plus près du plantigrade, de faire sienne sa destinée, si funeste fût-elle... Une proximité extrême qui s'affirmera aussi à travers un plan

où le corps de l'ours en marche laisse entrevoir entre ses pattes le spectacle désolant de la banquise qui se disloque. Une vue en contre-plongée montrera ensuite les fugitifs depuis les eaux circulant en dessous de la couche de glace en voie de s'amenuiser. Ces changements de points de vue installent une harmonie formelle que ne fait que mieux ressortir le dérèglement opéré. De quoi susciter l'indignation nécessaire et la ferme volonté d'agir et de s'engager, chacun à sa manière et au quotidien.

Jim Lachasse est né en octobre 1993 près d'Orléans. Il a grandi en Bourgogne et a obtenu un Bac de sciences technologiques et industrielles en arts appliqués avant d'intégrer l'École Émile-Cohl de Lyon, où il a réalisé *Nanuq*. Ce court métrage répondant à son attirance affirmée pour la nature et la vie sauvage lui a valu plusieurs sélections dans des festivals importants, notamment au sein de la section jeune public du festival de Clermont-Ferrand en 2017, ainsi qu'au prestigieux TIFF, à Toronto au Canada.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Dessiner la belette qui est la vedette de ce court métrage d'animation, avec son museau effilé, ses yeux ronds et sa longue queue, sans oublier son emblématique parapluie !
- Effectuer des recherches sur ce mammifère des forêts finalement méconnu, beaucoup moins familier que le renard ou le loup, qu'est la belette : son habitat, sa nutrition, ses habitudes, etc. Présenter les petits animaux carnivores voisins, tels que la fouine, la martre, l'hermine, le loir, le vison...
- Mettre en place des ateliers de jardinage en plantant des noyaux de fruits ou des graines dans des bacs de terre pour faire pousser aisément des plantes, comme l'avocat ou le litchi.
- Présenter des expériences de conquêtes agricoles humaines sur des terres arides ou désertiques, comme dans la vallée du Nil ou certains massifs montagneux (les Andes, l'Himalaya).
- S'intéresser au chant des oiseaux et écouter des enregistrements de différents timbres, selon les espèces. Chercher les races réputées pour leur chant (rossignol, canari) et évoquer celles qui sont capables de produire des sons correspondants à des mots (perroquet, mainate).

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 5 ANS

PODLASICA

SLOVÉNIE / 11'

De Timon Leder

Une belette affamée attaque un groupe d'oiseaux vivant sur le dernier arbre encore debout. La nuée dans l'arbre tente de garder l'équilibre, alors que la belette tenace essaie de grimper sur le tronc. L'équilibre fragile de l'arbre est menacé et le ventre de la belette gronde encore plus fort. Les volatiles sentent que la fin est proche.

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



À première vue, *Weasel* s'articule autour d'un argument classique du dessin animé dès l'âge d'or du cartoon, c'est-à-dire les efforts d'un carnivore désireux de dévorer le plus possible de proies sans défense. *Les aventures de Titi et Sylvestre*, de Tom et Jerry ou de *Bip Bip Coyote* en offrent d'illustres exemples, riches de gags et de courses-poursuites.

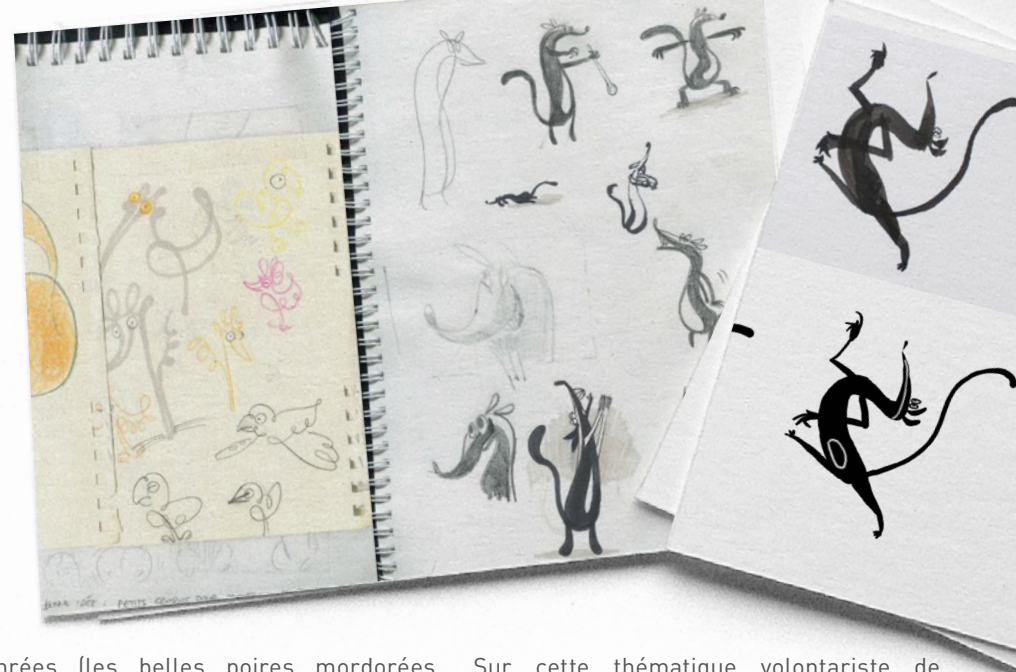
Le titre de ce court métrage venu de Slovénie désigne une belette (quoique le terme puisse désigner également une fouine, espèce qui lui est très proche) et si la graphie et la teinte orangée du pelage du personnage peut faire penser à un renard, sa longue queue fine, et absolument pas en panache, ne laisse pas planer le moindre doute. Ce prédateur a manifestement le ventre qui gargouille, évoluant dans un monde où la nourriture semble s'être raréfiée. Le motif de la faim est récurrent dans la littérature enfantine depuis les contes traditionnels (voir le loup du Petit chaperon rouge ou des Trois petits cochons) et se retrouve fréquemment dans les films d'animation à destination des plus jeunes (par exemple *Le loup boule*, dans le même programme). Ici, l'affamé a jeté son dévolu sur une portée d'oisillons chanteurs réfugiés à la cime d'un arbre en compagnie d'une vieux volatile qui semble être leur professeur de musique (son âge avancé est de façon humoristique attesté par une calvitie avancée !). Bien sûr, après moult péripéties et diverses tentatives de la belette pour parvenir à ses fins, un rapprochement finira par se produire entre le chasseur et ceux qu'il pourchasse, pour mieux souligner combien l'entraide et l'union sont préférables pour résoudre un problème commun.

La métaphore du cheminement peut évoquer nombre de problématiques humaines, d'autant plus que le cadre du film

est lui-même signifiant et peut constituer un reflet possible à la situation de certaines communautés humaines, sinon à l'état de la planète en général. Le premier plan du film permet en effet de découvrir un paysage vallonné absolument désolé, où règne une sorte de brume et où les arbres sont déracinés, gisant comme des baleines échouées sur des petites collines d'où la vie semble avoir disparu... Seul un îlot de



verdure subsiste, celui auquel s'accroche la petite chorale d'oisillons précédemment évoquée. Il y a de la joie sur ce micro-écosystème, car il y a de la vie ! L'idée tient aux chants comme aux feuillages contrastant avec les branches dénudées des alentours – d'ailleurs, les oiseaux et les feuilles ont la même couleur : ils sont verts ! Et si la vie demeure, c'est grâce à la sève qui irrigue le tronc de l'arbre et aux fruits appétissants qu'il produit (d'un rouge éclatant pour leur part), à la grande joie des petits gourmands qui vivent là. La nourriture est l'enjeu majeur de l'intrigue, donc en sous-texte, l'eau qui permet au cycle de la nature de toujours recommencer et de conserver son équilibre : la question est posée aux animaux comme à l'humanité du XXI^e siècle, avec l'impérative nécessité de mettre en place une entraide à grande échelle pour produire suffisamment de



denrées (les belles poires mordorées se multiplient à profusion à la fin) et en regagnant des terres cultivables, à l'image de ce noyau craché par la belette (certes, les poires ont, dans la réalité, des pépins !) ? Une fois enfoui dans la terre, il donne une tige, des feuilles et potentiellement, un nouvel arbre fruitier.

Le film joue alors, pour son ultime plan, sur un procédé présent depuis le début, celui de la profondeur de champ, qui élargit le lieu de l'action et suggère que tout le pays environnant est concerné, et même au-delà. On voit la belette s'activer et des collines, situées plus loin vers l'arrière selon notre point de vue, revenir à la vie avec des plantes s'y développant et des oiseaux les repeuplant. La symbolique de la graine, cette petite sphère aussi ronde que la Terre, joue à plein pour délivrer un message d'encouragement écologique profondément optimiste, ce que souligne aussi un thème musical volontiers sautillant, s'appuyant sur des cordes et des percussions.

Sur cette thématique volontariste de reconstruction, on pourrait en outre s'interroger sur le détail du carnivore renonçant à sa nature l'inclinant à chercher à consommer d'autres animaux pour se tourner vers un régime végétalien. L'avenir du monde se jouerait-il sur le mode « vegan » ?

Le Slovène [Timon Leder](#) est né en 1986. Il a étudié à l'Académie des Beaux-Arts et du Design de Ljubljana, en Slovénie, puis à l'ESAG à Paris, plus connue sous le nom de Penninghen, et à La Poudrière, à Valence. Il a réalisé plusieurs courts métrages, notamment en 2008 *Delo/Work*, qui a été sélectionné dans de nombreux festivals, tout comme *Podlasica/Weasel*, présenté en 2016-2017 à Zagreb, Lisbonne, Téhéran, etc.

Timon Leder travaille également dans le secteur de l'éducation et, après une thèse universitaire, il a participé à un ouvrage de référence sur l'animation pour les écoles de son pays.